

L'Abille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Published at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 8 juillet 1909. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 67 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

Manœuvres navales

L'Armada américaine pendant que l'époque est excellente pour des manœuvres, vient d'en organiser; elles auront lieu sur les côtes de Massachusetts, et dureront quatre ou cinq semaines. Depuis quelques années déjà, toutes les puissances ont les fortes et les faibles, se mettent à des exercices qui leur sont très profitables.

Trois des plus grosses unités de l'océan américain de l'Atlantique viennent de lever l'ancre et se rendent sur les côtes de Massachusetts où, durant un mois environ, elles prendront part à une petite guerre, c'est-à-dire exécuteront des manœuvres absolument réelles. Les cuirassés et croiseurs se rendent devant Provincetown; ils y seront demain, et de là, gagneront la haute mer, où les rejoindront quatre autres cuirassés, une douzaine de croiseurs-torpilleurs et bateaux destructeurs, des sous-marins et des navires auxiliaires; ce sera, dit-on, la flotte la plus considérable qui se sera jamais trouvée dans les eaux américaines.

Voici les noms des treize cuirassés et croiseurs qui sont partis les premiers et des quatre autres qui les rejoindront demain: Connecticut, Vermont, Louisiana, Kansas, Maine, New Hampshire, Wisconsin, New Jersey, Minnesota, Georgie, Rhode Island, Nebraska, Idaho, Missouri, Virginie, Ohio, Mississippi.

CHAPEAUX.

Chaque année, écrit Jean Rameau, les prophètes de la Mode annoncent qu'ils vont découvrir, et, chaque année, la grandiose, imperturbable. La Mode est une divinité qu'on se moque de ses prophètes. D'abord, ils font larges comme des roues d'automobiles, et nos sourcils se froissent. Puis on les vit prendre des amples de robes de moulin et des liges vénérées se forment contre eux. On sait à quoi servent les liges: à décoller le mal qu'on désire combattre. Les chapeaux, comme la dépopulation, l'alcoolisme et les divers vices dont nous sommes atteints, ne s'en portèrent pas moins bien, au contraire. Actuellement, on est en proie à des proportions de petits jardins suspendus, et l'on s'explique enfin le nom de Babylone moderne par quoi l'on désigne Paris à travers le monde.

Certains se hérissent d'ailes tragiques, pointant toutes du même côté, comme si un perpétuel ouragan sévissait sur la tête de leurs propriétaires. D'autres se couvrent d'une infinité de roses-mousses, comme les kiosques des villas bien tenues. Mais tous sont armés d'une demi-douzaine d'épingles diverses, longues comme de petites rapières, dont il est assez difficile de se gîrer quand on n'est pas fort en escrime. Et c'est pourquoi, dans les endroits publics, au Métropolitain, par exemple, les hommes, avec leurs pauvres chapeaux de rien du tout, ont l'air de volatiles inquiets se sachant où se tourner pour échapper à un tournebrot. Quelques-uns, qui tiennent à leurs yeux, se permettent parfois de repousser, d'un geste délicat, une pointe trop agressive qui sort d'un monticule fleuri porté par une élégante voisine. Et l'élégante voisine ne s'en formalise pas, certes. Que prouve-t-elle, ce geste familier du voisin? Qu'elle a un chapeau à la mode, pourvu de la petite panoplie à la mode... Elle est ravie par conséquent; et, pour peu qu'elle soit sensible aux hommages, elle envoie un sourire discret et un farouche ennemi des tournes broches.

Et, pendant ce temps-là, que fait le sexe fort? Monté sur son piédestal de gloire à se coiffer de pelures d'oignons ou de feuilles de liège. Il lui faut des chapeaux susceptibles de s'envoler à la moindre brise, de partir sur l'aile des papillons. Sybarites! Effrénés! Comme on voit là le signe de notre dégénérescence, la faillite du genre humain! Le féminisme n'aurait pas besoin d'autres titres pour triompher. Quand on porte si héroïquement le chapeau, on peut bien porter la culotte.

se livrer à de patientes circonvolutions pour s'en rendre compte. Les nains seuls s'en tirent assez vite, pour peu qu'ils aient le sens du raccourci. Mais les hommes d'une stature élevée s'agitent dans les ténèbres, et ils n'osent plus risquer de déclarations qu'on genou à terre, comme dans les comédies de style. Ainsi, du moins, ils savent à qui ils les adressent. Jadis, pour ridiculiser les gens, on faisait d'eux des caricatures, c'est-à-dire qu'on les représentait énormes par le haut et minuscules par le bas. La dernière mode, avec ses chapeaux gigantesques et ses robes étreintes, remplit parfaitement cet idéal et il faut louer nos couturiers et nos modistes de s'entendre si bien pour faire ce voir dans nos salons l'esthétique d'un André Gill ou d'un Ohm.

C'est un "Tanagra", disait-on naguère pour signaler une jolie femme à l'admiration de ses invités. Il faudra bientôt dire: "C'est un "Démier"! Et l'éloge se sera pas mince sans doute. Mais comme tout cela proclame les bienfaits de l'éducation moderne et fait valoir la musculature merveilleuse, l'endurance remarquable de ce qu'on appelle dérisoirement le sexe faible! Jusqu'à ces dernières années, il n'y avait que les "forts de la Halle" pour porter sans défaillance des chapeaux de six pieds de tour. Les forts de nos halles se livrent à de bien autres professions! Un chapeau d'hiver, avec son faix de plumes, tel qu'on en porte depuis deux ans, aurait rompu la tête d'un chevalier du moyen âge. Qu'était le heaume à côté de ces ouvrages monumentaux? Que pèse un morion de la Renaissance auprès d'une capeline de la rue de la Paix?

Les élégantes actuelles font penser à cette femme de l'antiquité dont il est question dans Montaigne, et qui, pour s'entraîner à porter des fardeaux, élevait, chaque jour, un veau dans ses bras. Le veau grandit, devient un bœuf, et l'ingénieuse matrone se couvrait encore. Nos contemporaines ont plus de grâce. Elles ne s'entraînent pas avec de vulgaires veaux, mais avec des chapeaux à la mode. Le résultat est le même, assure-t-on. Les chapeaux ont beau grandir, grossir, s'alourdir, il y a des vaillantes qui les portent toujours sur leur cou rigide. C'est un sport admirable.

Et, pendant ce temps-là, que fait le sexe fort? Monté sur son piédestal de gloire à se coiffer de pelures d'oignons ou de feuilles de liège. Il lui faut des chapeaux susceptibles de s'envoler à la moindre brise, de partir sur l'aile des papillons. Sybarites! Effrénés! Comme on voit là le signe de notre dégénérescence, la faillite du genre humain! Le féminisme n'aurait pas besoin d'autres titres pour triompher. Quand on porte si héroïquement le chapeau, on peut bien porter la culotte.

Si on osait, pourtant?... Et on osait émettre cette opinion que la Mode peut avoir tort quelquefois, qu'elle est répréhensible quand elle contrarie trop violemment la nature et porte atteinte à l'originalité beauté? C'est d'offenser gravement la beauté de la femme que de contraindre son corps par ce qui est destiné à restreindre, amincir ou qui fait fait pour avoir de l'ampleur?... Si on osait le dire qu'une jolie chose ne doit pas être cachée, quand la décection l'autorise, et que c'est une jolie chose qu'une nuque de femme; qu'il y a là,

entre la courbe des épaules et la naissance des cheveux, deux lignes admirables, un épanouissement sublime de formes, qui sont une source perpétuelle de délectation pour les artistes et les contemplateurs? C'est l'effort de la matière pesante, dont le corps inférieur est constitué pour devenir digne de la pensée légère qui doit s'épanouir à sa cime. C'est la tige de la fleur, c'est le support de ce qu'il y a de divin en nous. Qui n'a pas compris ce chef-d'œuvre qu'a parfait la nature en dessinant un col de jeune femme, flexible et pur, ne sentira jamais rien devant les magnificences de la création.

Les modistes actuelles ne le comprennent pas sans doute, puisque leurs chapeaux s'appliquent à cacher ces splendeurs. Et il faut croire que pas mal de nos contemporaines l'ignorent également, puisqu'elles deviennent, sans remords, leurs dociles complaisantes. Mais n'auront-elles point pitié de nous, sinon d'elles? Quelles se disent qu'on aime bien les voir quand elles sont belles; qu'on aime bien les admirer pour elles-mêmes et non point pour la fantaisie de leurs fournisseurs; qu'au lieu d'un joli visage, moins il y aura de cloches, d'abat-jour et de couvercles, mieux cela vaudra; que la plus seyante des coiffures est encore une fleur sur la tête et non pas un épanouissement à moineaux.... Mais qui oserait dire aux femmes des choses si insolemment sensées? Pas un gaillard homme, certes. Aussi, continuerons-nous à murmurer à l'ombre de leurs chapeaux, après de patientes évolutions pour savoir de quel côté elles peuvent nous entendre: "Comme on se coiffe bien depuis quelques temps! Les modistes font des merveilles!..."

Le roi d'Islande.

Il y a eu cent ans, au mois de juin 1809, racontent les "Nouvelles de Munich", un certain Jørgen Jørgensen, fils d'un horloger de Copenhague, débarqua sur l'Islande avec vingt matelots et une dizaine de vagabonds. Il s'empara du gouverneur dans le comte Tromp, le jeta en prison et déclara au bourgeois venu pour le secourir qu'il le fusillait à la première tentative faite pour le délivrer, cependant qu'une canonnière, trée de son navire, pointait et avait émis un feu de salve. Les Islandais cessèrent toute résistance, d'autant que le conquérant trouva presque aussitôt un second moyen de les rallier. Par une proclamation, "Fin-trépe" héros de la mer, assurait l'indépendance de l'île, promit aux habitants des libertés et des bienfaits de toute sorte, les affranchit des tributs qu'ils devaient à la métropole et fit sortir de prison tous les détenus indigènes. Lui-même, à la manière des anciens conquérants, s'empara des caisses de l'Etat, confisqua à son profit tous les biens des Danois et se déclara le roi d'Islande, signifiant ses ordonnances: Nous, protecteur d'Islande, commandant suprême des forces de terre et de mer, Rex Jøgen Jørgensen. Le nouveau roi se constitua une garde de corps, établit toute une hiérarchie de fonctionnaires, réprima la piraterie, déclara de bonne prise tout vaisseau étranger naviguant dans les eaux islandaises, frappa des monnaies et enfin commença de voyager à travers son royaume pour se montrer, disait-il, à ses sujets, mais plutôt pour visiter les caisses de province. Pendant ce voyage, le

scut 1809, un navire de guerre anglais, le "Tallot", parut devant Reykjavik et, avec quelques boulets, renversa la jeune monarchie. Elle avait duré exactement six semaines. Jørgensen fut emmené à Londres où il vécut dans la paix et l'aisance, grâce au produit de ses confiscations. Son peuple, moins heureux, dut recourir aux Danois tout ce qu'on leur avait pris.

WAGRAM

Le prochain centenaire de la bataille de Wagram sera célébré avec une solennité particulière à Lunéville. C'est dans l'annuaire cité lorraine que s'éleva la statue du général de Lasalle, et c'est à Wagram que fut tué d'une balle au front, à trente quatre ans, cet héros qui, le plus magnifiquement entraîné de cavalerie légère et de l'épopée impériale, l'émeule et presque l'égal de Murat. Cette statue qu'on ne put mettre à Metz, ville natale du général, est bien placée, en attendant, à Lunéville, tout près de la frontière, au cœur d'une cité patriotique, sous la garde de ces régiments de cavalerie qu'il a si souvent menés à la victoire, à la tête desquels il a gagné des batailles ingagnables et forcé de puissantes forteresses. Lunéville organise des fêtes commémoratives à cette occasion. Ne pourrions-nous faire de même à Paris? Le héros dort de son dernier sommeil non loin de son grand chef, sous le dôme des Invalides. C'est là qu'on l'a ramené, il y a une vingtaine d'années, du petit cimetière où il reposait depuis le lendemain de Wagram. N'est-ce pas là qu'on doit aussi célébrer le centenaire de la mort de ce grand Français?

Revue des Deux Mondes.

25, rue de l'Université, Paris.

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 1er Juillet 1909

- I. — Une Belle Figure Française. — Edmond Rouse, par M. Alfred Mézières, de l'Académie française. II. — Mes Filles, Deuxième Partie, par Mlle Dora Melegari. III. — France et Allemagne (1906-1909), par M. André Tardieu. IV. — Esquisses Contemporaines. — M. Emile Faguet, par M. Victor Giraud. V. — Le Bilan De La Marine, par M. G. Blanchon. VI. — Rigoro Et Ses Devanciers. — Les Nouvelles A La Main, par M. Funck-Brentano et Paul d'Entre. VII. — Dans Les Bases-Alpes, par M. le comte Antoine de Saporta. VIII. — Chronique de la Quinzaine. Histoire Politique, par M. Francis Charmes, de l'Académie française. IX. — Bulletin Bibliographique.

Rapport de Dr Jones.

Le Dr Hamilton P. Jones, chimiste du Bureau de Santé d'Etat, dans son dernier rapport, soumis au président de cette organisation, démontre que depuis le 1er janvier il a inspecté 744 fabriques et procédé à 409 analyses dont 324 de matières alimentaires. Il y a eu 22 accusations portées devant le district attorney pour violation de la loi sur la pureté des denrées alimentaires et dix-sept pharmaciens délinquants ont comparu devant le Bureau de Santé. Le Dr Dillon a déclaré hier que le secrétaire du Bureau de Santé n'avait reçu jusqu'ici aucune application pour le poste nouvellement créé d'inspecteur en chef des denrées alimentaires. Ses applications qui seront reçues par le secrétaire seront immédiatement soumises aux membres du Bureau.



Mort de M. Van Hufflen.

Une lettre reçue tout récemment de Bruxelles par une abonnée et amie du journal, Mme E. Buzudon, lui apprend la mort de M. Charles Van Hufflen, qui, comme homme et comme artiste, a laissé à la Nouvelle-Orléans de si excellents souvenirs. M. Van Hufflen vint à la Nouvelle-Orléans en 1868, peu après notre guerre de Sécession, comme basse chanteur de la troupe qui fit renouer notre scène lyrique, car le théâtre de la rue Burbon, on le sait, ferma ses portes lorsque le canon devant Sumpter se fit entendre, pour ne laisser que bien des années après, lorsque la sombre et sanglante époque des hostilités fut close et que des jours meilleurs nous vinrent. Van Hufflen dont la voix et le talent avaient conquis notre public, rayonna sur notre scène pendant longtemps, se fit applaudir sous bien des traits, et surtout de Marcel, dans les "Huguenots". Et quand il se décida à abandonner cette scène où ses succès avaient été si retentissants, l'acteur se fit professeur de chant, et vite et nombreux lui vint la clientèle. Van Hufflen avait vécu trop d'an à la Nouvelle-Orléans pour ne s'être pas attaché à cet ici, parmi les Néo-Orléans, que s'éleva la meilleure partie de son existence. Quand cependant il sentit la fatigue se glisser dans ses membres, quand il s'aperçut qu'il était arrivé au seuil de la vieillesse, la vision du cacher du pays natal lui vint, et aussi le désir de finir ses jours au milieu de ses seuls parents qui lui restèrent; il partit après de touchants adieux à ses amis. Nous ignorons les circonstances qui ont précédé l'heure dernière de l'excellent homme; mais nous savons que ses vieux ans ont été bien entourés. Le vieil artiste vivait à bas dans une douce quiétude; il avait, avec cette fortune, cette sérénité que donne la conscience d'une vie bien remplie, allumée la dernière lampe, la lampe sépulcrale qui mène à l'obscurité permanent, à la nuit définitive, car il sentait bien qu'il ne tarderait pas à être appelé aux devoirs d'outre-tombe.

Mais souvent, bien souvent, et il lui fallut lutter sa pensée vers la Nouvelle-Orléans où il avait laissé une parcelle de son cœur; dulces reminiscences Argos. Van Hufflen était l'homme de toutes les corrections, de toutes les bienfaits; sa nature sensible y avait la moindre émotion; et les émotions, il les connaît toutes, heureuses et douloureuses. S'il eût eu la griserie des ovations, des triomphes; il s'abreuvait aussi à la coupe amère des tristesses, et n'échappa pas à des deuils cruels. La vie de l'éminent et concienzueux artiste fut toute de labeur et de probité; que la mort lui

veille maintenant un repos bien mérité et cette autre récompense... la Terre Promise.

Ventes inscrites au bureau d'allocations.

- Mme Walter B. Strera à Savinac and Homestead Ass'n, 2 terrains, Magazine, Camp, 1st et Philip, \$2,300. Acquéreur à Mme David Bohag, même propriété, \$1,500. William Capinan à Joseph Pujol, terrain, Orleans, St-Ann, Broad, Dorville, \$700. Joseph P. Raymond et ais. à François L. Raymond, terrain, Josephine, Rempart, White et St-Andrew, \$200. Mme Bertha Barras à Louis V. Lowe, terrain, Verret, Eveline, Sequin et Elias, \$800. Héritiers de Chas. Campbell et épouse, à Gaspar Pietri, Ilet Melipomène, Thalia, Rendou et Lopez, \$325. Louis Bouché à Henry Bouché, lot, sur la rive gauche du Bayou St-Sean, borné par Dumaine et avenue Carrollton; aussi lot faisant face à la rive gauche du Bayou St-Jean; 2 lots, Dupine, Salcedo, St-Philippe, Dumaine, \$1500. National Realty Co. Ltd. à Mme Bertrand G. Francoules, terrain, Esplanade, Roman, Kerierec et Derbigny, \$4,500. John J. Thomas à Robert A. Olivier, terrain, Freret, Solait, Howard et Valmont, \$600. Le même à Robert W. Markel, terrain, Solait, Freret, Howard et Walnut, \$1,000.

L'ABEILLE

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: 15 Cents par semaine.

Pour les Indes, le Canada et l'Europe port compris: \$2.15 par semaine.

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$2.00 par semaine.

Pour les Indes, le Canada et l'Europe \$4.00 par semaine.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans nos autres éditions quotidiennes, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner envoient leur argent aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MAIL-POST ou par TRAIRES SUR EXPRESS.

Feuilleton

L'ABEILLE DE LA N. O.

L'ARGENT ET L'AMOUR

GRAND ROMAN INEDIT PAR JACQUES BRIENNE TROISIEME PARTIE

LA COURSE A L'HERITAGE. VII (Suite.)

persécution qu'elle avait subies de la part de Lucien Richard, les lettres anonymes et les lettres signées Emile Godinet qui lui avaient dénoncé la conduite d'Albert; enfin l'emploi de son temps dans la soirée du crime, en un mot, tous les faits que ses lecteurs connaissent depuis longtemps. — Tout s'explique, s'écria maître Pierrefonds, que ces révélations combleront de joie. — Lucien Richard sachant Marthe héritière d'une grosse fortune dont elle ignorait l'existence, lui a fait la cour en vue de l'épouser, attendant pour la mettre en possession de magnifiques héritages le moment heureux où elle serait sa femme. — C'est certain. — Il est également probable que c'est lui ou un complice qui a envoyé les lettres anonymes. — N'en doutez pas: les lettres sont de lui. — C'est évident. Il a voulu déceper la jeune fille pour profiter de son désespoir, de sa rançune, de son dépit. — "Le fait ou le produit" enseignent les professeurs de la Faculté de droit. — Milon était de connivence avec lui. Il a écrit et signé plusieurs lettres. — Oui, vous l'avez deviné de premier coup: Milon apparaît de plus en plus comme l'un des principaux acteurs de ce drame. Peut-être même en est-il le che-

ville ouvrière. — J'en suis convaincu. — D'après ce que vous m'avez dit, il est aussi intelligent que peu scrupuleux. — Il a le génie du mal! — C'est bien l'effet qu'il m'a produit. — Vous l'avez donc vu? — Hier après votre départ, je me suis rendu au Palais. Il était là... Mais le juge d'instruction n'a pas voulu m'écouter. — Il a eu la sagesse de le remettre en liberté. C'est inouï tout de même! — Et Me Pierrefonds donna un grand coup de poing à son bureau et haussa les épaules, pendant que son visage exprimait le plus vif mécontentement. — Eh quoi! questionna anxieusement la Renaude, Milon avait été arrêté et on l'a remis en liberté? — Oui, on l'a relâché. — On a eu grand tort. — D'autant plus qu'il avait essayé de s'emparer de l'héritage de Pierre Mauras. — Comment cela? — Il est présent chez Lorber, l'ancien associé du viailard, avec une femmelette et une jeune fille quelconque, sa maîtresse sans doute. — Mariette probablement. — Oui, Mariette. Vous la connaissez? — C'est une jeune fille de Villefranche qu'il a séduite et qui l'a suivi à Paris.

— C'est bien elle, en effet. Il l'a présentée à Lorber comme l'héritière de Pierre Mauras. — Mais Lorber, mis en défiance par ce qu'il savait de l'affaire de la rue des Pyrénées, s'est fait arrêter. — Il a bien fait. — Assurément, mais M. de Bois-Ferrand l'a remis en liberté! — Le juge d'instruction veut, coûte que coûte, qu'Albert et Marthe soient les seuls coupables en cette affaire. — Il s'obstine dans un système lassant! Il écarter de parti pris tout ce qui ne cadre pas avec ce système. — Résultat: il maintient en prison un innocent et il relâche un coupable. — C'est affreux, madame la Renaude. — Certainement, mais ça va finir; je verrai aujourd'hui même le procureur de la République et, si besoin, le procureur général. — Il est nécessaire, toutefois, qu'avant cette démarche, Marthe ait expliqué l'emploi de son temps dans la soirée qui a précédé le meurtre, et qu'elle ait répété au juge ce qu'elle vous a appris. — Oroyez-vous, Renaude, qu'elle soit disposée à le faire? — J'en suis absolument certaine. — Elle vous l'a dit? — A propos termes. Notre entrevue s'est prolongée très

avant dans la nuit, car j'ai couché chez elle, sur un lit improvisé, dressé à la hâte dans la salle à manger. — Et ce matin encore j'ai insisté de nouveau. — J'ai réussi à la convaincre... — Ah! tant mieux! — qu'Albert ne la méprisât pas, qu'elle n'ait l'air d'être toujours, sans doute plus encore que par le passé! — Enfin, je lui ai fait comprendre qu'elle n'avait qu'un moyen de sortir de ce drame sans y perdre irrémédiablement son honneur, c'était de dire toute la vérité, quoiqu'il puisse lui en coûter. — Et vous l'avez persuadée? — Absolument... Marthe est convaincue maintenant qu'elle doit parler, ne rien cacher au juge d'instruction, et vous la trouverez dans de tout autres dispositions si vous l'interrogez de nouveau. — C'est parfait, et me voilà rassuré de ce côté. — Je vais faire le nécessaire pour que le juge d'instruction l'interroge une dernière fois dès cet après-midi. — Mais ce n'est pas tout. — Il faut qu'Albert rétracte sans retard l'aveu ridicule qui lui a échappé et dans lequel il persiste, comme s'il voulait l'attester d'obstination avec M. de Bois-Ferrand. — Il s'accuse vraiment? demanda la Renaude d'une voix émue.

— Mais oui, et je n'ai pas pu lui faire entendre raison! — Il a perdu la tête, le pauvre enfant! — Et la Renaude en disant ces mots, porta une main à ses yeux pour essayer une larme. — L'amour, en effet, reprit l'aveugle, rend aveugle, injuste, absurde. Enfin, Renaude, c'est sur vous que je compte pour le ramener à des sentiments plus raisonnables. — Vous l'avez élevé, vous avez veillé sur son enfance, vous l'avez soigné et guéri lorsqu'il a failli mourir... — Il vous aime, il vous vèrè sans doute... — Oui, car il a bon cœur, et je puis le dire, c'est le meilleur et le plus honnête garçon que je connaisse. — Eh bien, ma bonne femme, il faudra que vous alliez le voir et que vous lui parliez. — Vous seule pouvez obtenir la rétractation nécessaire; vous seule pouvez lui arracher son secret. — Vous avez raison: j'irai le voir et je lui parlerai au nom de sa mère. — C'est cela, faites appel à ces souvenirs qu'on n'avoque jamais en vain! — Vous pouvez compter sur moi. — Ma sollicitude et mon affection ne seront venir à bout de son obstination. — Appelez-vous ce que c'est la

jalouse surtout qui semble l'avoir fait agir. C'est lorsqu'il a appris la présence de Lucien auprès de Marthe, quelques instants avant le crime, qu'il a avoué sa culpabilité qu'il avait nié jusque-là avec énergie. — Il a pu craindre. — Je ne comprends que trop. Interrompt la Renaude, ce qu'il a craint, et ce qui s'est passé en lui. Moi qui connais la délicatesse de ses sentiments et la sensibilité de son cœur, je n'ai aucun peine à deviner les motifs qui l'ont fait agir, et je sais comment je dois lui parler. — Je n'en doute pas, et c'est pourquoi, ma brave femme, je vous le répète, je mets toute ma confiance en vous. — Vous me retrouverez à une heure au Palais de Justice, dans le cabinet du juge d'instruction. — J'espère que vous pourrez voir immédiatement notre malheureux ami. VIII Monsieur de Bois-Ferrand était de fort bonne humeur ce jour-là. Il accueillit le défenseur d'Albert avec beaucoup d'amabilité et de courtoisie. — Vous voulez que j'interroge de nouveau mademoiselle Marthe Boislière? Qu'il soit fait suite à votre désir, Greffier, convoquez sans retard, et pour aujourd'hui même, mademoiselle Mauras.